



2023

Pascale Langlois

Peu importe

C'est la récréation. Mais moins de ballon chasseur, plus de pizza pepperoni-fromage-pas-trop-compliquée-qui-va-plaire-à-tout-le-monde. Moins de rires et d'impers jaunes dans la cours d'école, plus de soupirs et d'ensembles noirs dans le salon de Gisèle et feu Gilles.

Ils sont une vingtaine à s'y entasser entre les deux services. Une armée de serveurs qui passeront, faute de petites bouchées, des poignées de mains chaudes ou froides, des fois rêches, souvent moites. Quatre heures cet avant-midi, encore quatre après ce dîner accommodé.

Un *split shift* du deuil.

Dans tous leurs tons de noir, un autocollant uniforme unie le groupe. Loin d'être posé à l'équerre, le rectangle vertical peine déjà à rester sur leur veste. Chacun se tapote le torse à relais pour remettre Gilles en place ; badge d'appartenance pour bien identifier la famille devant la marée d'endeuillés qu'ils devront consoler de leurs sympathies.

Pour les plus jeunes, le long rassemblement a des airs de Noël. À quel autre moment sinon peut-on voir en même temps, dans la même maison, mononcle Daniel de St-Lambert, la cousine Coralie aux études à Sherbrooke et grand-papa Raymond de Val-d'Or?

Pour les plus vieux, la fin de semaine a des airs de marathons. À quel autre moment sinon on s'étrive à trouver chansons, photos et documents notariés dans une même morvée?

Quand quelqu'un est mort, c'est là, le « quand ».

Ainsi ce sont deux jours que le *staff* de la famille Langevin va enchaîner pour recevoir tous les convives qui voudront leur part d'au-revoir. Plus la personne a marqué de son vivant, plus longtemps on lui parle la main sur la poignée de porte de St-Pierre, han?

Dans la maison de la rue Baron, chacun traîne son assiette en carton-pour-s'éviter-la-vaisselle jusqu'à un coin de fortune.

Où les bras de fauteuil seront chaises et où genoux seront tables. La hiérarchie familiale bien illustrée par qui a droit aux sièges les moins improvisés : les doyens dans la cuisine, les frères et soeurs autours de l'îlot, les enfants opportunistes sur le sofa et le nouveau gendre adossé au mur de la chambre.

Tous se faufilent jusqu'à bon port dans la micro-foule, entassés dans l'étroit quatorze pieds de la maison mobile. Mononcle Gaétan tonne « Tasse ton gros cul! » à la cousine de Sherbrooke. Tel un « Sésame, ouvre-toi! », la causeuse double improvise magiquement trois places.

Dans une bruyante quiétude, la fille de Gilles ronde.

Alice alchimise son stress en servitude, passe avec le deux litres de Pepsi pour remplir les verres des convives de sa mère.

Elle se confond en excuse devant ceux qui auraient préféré le 7up.

Promet un prompt remplissage de l'impératif breuvage.

Hèle son conjoint dans la cuisine du salon à aire ouverte, octave de l'aide, qu'on lui quérisse le sain nectar, qu'elle complète sa mission avec succès « mais vite Richard là elle a presque fini de manger ».

Avant d'enchaîner, elle demande si on veut des patates, « il en reste sur le comptoir, te gêne pas, y'en a pour tout le monde. »

Son fard à joue tombe plat sur ses traits tirés. Des cheveux grichous trahissent une coiffure ce matin plus précipitée ou un sommeil cette nuit trop léger... L'enseignante avait passé les cinq derniers jours à parler « d'Animal Farm » dans son cours d'anglais langue seconde, entre deux appels au notaire ou une visite à la Coop funéraire.

Choisir entre l'urne bleue ou la boîte vernie.

« Est-ce qu'il y avait pré-arrangements? »

Des prières ou des psaumes.

« A-t-il droit à la prestation de décès? »

Les chants 1 ou 2.

Les lys ou les oiseaux du paradis.

Le dimanche aussi ou juste le samedi.

Oeufs ou jambon.

« Est-ce que Monsieur Langevin avait des assurances-vie? »

Salade de pâtes ou crudités.

Le cimetière ou le columbarium.

Le signet de coucher de soleil ou les nuages dispersés...

Choisir son portrait.

Le contre-plongé de ses traits plus récents, ou un plus vieux cliché qui montre ses yeux encore pétillants?

Revisiter toute une vie en trois à quatre photos par pages d'albums jaunis, à coups de baptêmes, de vacances à Cape Cod ou de voyages de pêche. Dans une odeur omniprésente de vieille colle, scruter des photos qui sentent aussi le *spray net* ou l'eau du lac et l'huile de bronzage.

Se revoir elle-même, l'été de ses 7 ans, dans les bras musclés et noirs de soleil d'un Gilles encore trentenaire. L'infantile sourire d'Alice troué d'une palette. Sa casquette trop grande, comme la canne où est encore accroché son premier doré. Figée en Polaroid, la fierté du moment unique. L'archive d'une occurrence qui ne reviendra que cinq fois avant l'adolescence, alors qu'elle demandera à p'pa plus souvent les clefs de sa voiture qu'une occasion de passer du temps avec lui.

Entre deux verres, c'est à ce cliché qu'elle pense encore après une semaine à préparer ce qui semble le plus important power point de sa vie. Maintenant vidée et remplie des plus petits gestes, Alice verse. Aucune rasade ne sera manquée dans le quartier Lemoyne aujourd'hui, pas tant qu'elle tiendra le pétillant Graal. C'est souvent ceux qui en portent le plus qui refusent de ralentir, pour ne pas perdre leur élan.

« Y'a jamais rien qui arrive pour rien » dit Gisèle, une main sur un café-crème noisettes et l'autre sur celle de sa soeur. Attablées dans la cuisine, la sororie se tient comme deux naufragées sur l'oasis de l'ensemble cinq morceaux.

Veuve et belle-soeur reprennent leur souffle avant d'encaisser les prochaines vagues de chaleureuses phrases vides. De compassion creuse. D'impuissante sympathie.

« Le temps fait bien les choses. »

« Laisse le temps en temps. »

« C'est juste un coup à donner. »

« Courage. »

« Ça va passer. »

« En son temps, ce sera derrière toi. » que l'autre a dit.

L'amie de curling que le couple Langevin sénior n'avait pas vue depuis qu'ils avaient dû arrêter leur sport, à cause d'un mauvais genou.

La même permanente et sa teinture brune trop foncée en boîte, la même ombre à paupière rosée, la même odeur de crème à main Bleue Lavande, la tendre Lorraine ne changeait pas les formules gagnantes.

Ironique, comment la douceur peut piquer.

Traître, comment le deuil peut tromper.

Le temps passera peut-être, mais évitera le chagrin comme on contourne de justesse un inconnu à la course. Un banc de poisson autour d'un obstacle. Sans jamais la toucher, le temps la laissera plantée là, au même endroit, à tenir la peine comme on tient l'enfant d'un autre qui hurle. À bout de bras ; incertain, un peu sauvage, sans savoir quoi faire pour calmer ça. Le deuil, on le traîne comme un ballon d'hélium accroché au poignet. Il flotte peut-être derrière, mais seulement jusqu'à ce que le vent vire de bord et le ramène en pleine face.

Gilles était devant elle quand ils faisaient les courses, à sa gauche dans leur Ford sur la route, à sa droite chaque soir avant de s'assoupir. Gisèle ne voyait pas encore le temps où elle le laisserait derrière.

Elle eu dix jours ouverts pour condenser en deux les souvenirs de toute une vie. Cinq, si on laisse à Gilles le temps de refroidir, de le transporter à la morgue du CUSM, de perdre la dépouille entre Montréal et Val-d'Or, de retrouver les cendres à un autre salon funéraire.

Si on compte la soirée passée à maudire le ciel de l'avoir repris et le remercier qu'il ait fini de souffrir. Si on garde au compteur la route vers la maison, les appels pour prévenir la famille, la première fois qu'on revient dans la chambre à coucher, chambre de la maîtresse, maintenant au

singulier.

Finalement, c'est plus en cinq jours qu'on stratégise l'affliction. Réunir sept paires d'yeux pour retracer les moments marquants de six décennies. Organiser deux jours de visites, pour une heure d'adieux.

C'est dur, faire tenir soixante chandelles en autant de minutes.

Agrippée entre l'anse de sa tasse et la main de sa soeur, Gisèle se centre. En dix jours à ne carburer qu'à l'adrénaline et aux obligations, elle respire avant de replonger pour quatre autres heures de visite, de retrouvailles, du passage d'anciennes vies venues saluer la mort.

On a rarement une générale pour notre chant du cygne. Gilles aura de son vivant donné l'indice de ses chansons préférées ou fourni les anecdotes qu'on racontera à mi-chemin entre rires et timides sanglots, mais il n'aura certainement pas pu préparer sa Gisèle à l'excursion du service.

Demain, avant la cérémonie, elle aura eu le temps de parler du temps avec des douzaines de personnes.

Elle aura rapiécé des quinzaines de souvenirs, aura reconnu des vingtaines de visages.

Une dame du Témis lui demandera une fois « Vous êtes une petite qui vous déjâ? ».

À 16h00, quand les proches et les curieux se rapprocheront autour de la boîte vernie (couleur acajou finalement) on fera jouer Thunderstruck d'AC/DC dans l'intercom de la coop. Après un court délai entre le bureau et la « salle boréale », la nouvelle hôtesse du salon revêtira son uniforme de MC pour guider Langevins et invités entre pièces musicales et « qui viendra dire quelques mots ». Comme un solennel cours de pastorale.

Une bénévole de la paroisse Saint-Sauveur vivra son Centre Bell en trois chansons. La petite cousine qu'on ne voit qu'aux cinq ans pleurera le plus fort. La descendante illégitime de l'oncle René ira suivre l'action aux premières loges, à gauche d'Alice et son fils.

Au cimetière, évidemment il pleuvra. Ils se retrouveront tous devant un trou frais fait, les talons dans la tourbe molle, le vent froid dans les parapluies retournés.

La nouvelle hôtesse du Salon oubliera Gilles sur sa banquette avant. Se pressant d'aller le quérir, elle le présentera à tous en revenant, comme un enfant montre fièrement l'oiseau qu'il soigne dans une boîte à chaussures. « Vous pouvez toucher pour dire au-revoir ». Certains tendront la main, presque déjà à retrait, comme on le fait vers un oiseau blessé qu'on soigne dans une boîte à chaussures.

Des amis diront leurs derniers hommages, une phrase ou deux. Les moins bien habillés le feront en deux mots, pressés d'en arriver au buffet froid, déjà cent fois plus chaud que le lieu d'éternel repos.

Le cortège de covoiturage se suivra jusqu'au traiteur qui ne sera pas prêt avant une autre heure...

On guette nos dernières fois sans vraiment les voir passer.

Comme une feuille rouge à elle seule tasse l'été.
Comme la lumière revient dans le fond du salon au printemps.
Comme le premier baiser devant Monsieur le Curé.

Un samedi avant Alice.
Une contraction avant un bébé.
Un compte d'épargnes avant des études.
Un lundi avant la retraite.
Une course en ville avant d'être alité.

Sa chemise par terre dans la salle de bain.
Ses bottes mal alignées dans l'entrée.
Son couteau à beurre sur le bord de l'évier.
Ses yeux bleus avant qu'ils ne soient fermés.

Tout commence et tout finit et peu importe ce qui arrive, un jour, ce sera derrière nous.

© Pascale Langlois